

FRANÇOISE RUZÉ

Les Spartiates et la mer V^e s. av. J.-C. : des amiraux qui n'aimaient pas la mer

Lorsqu'il s'est agi pour les Grecs de choisir un chef, un *hégémôn*, pour commander à l'ensemble des troupes qui résistaient aux Perses en 481, ils n'hésitèrent pas à désigner Sparte, y compris pour les combats sur mer pour lesquels « le stratège investi du plus grand pouvoir (*kratos*) » fut Eurybiadès « qui n'était pas de lignée royale »¹. Les Athéniens, qui n'étaient pas encore les grands marins qu'ils deviendraient et qui n'étaient pas venus à bout de la flotte éginétique, acceptèrent sans broncher ; peut-être étaient-ils conscients que les Lydiens puis les Grecs d'Asie, y compris les Ioniens leurs frères de race, s'étaient spontanément tournés vers Sparte pour trouver un appui contre la « domination » du Roi des Perses au VI^e et au début du V^e siècle, sans succès, il est vrai². Cependant, dès les premiers affrontements navals, les Athéniens furent ceux dont « on faisait le plus de cas dans l'armée des Perses », du moins sur mer (Herodot. VIII 10). Huit décennies plus tard, après la défaite athénienne à Aigos Potamoi, puis la reddition de la cité en 404, Xénophon considère que les Lacédémoniens « commandent (ἄρχουσι) à présent à toute la Grèce, et sur terre et sur mer » (*Anab.* VI 6, 13) et Diodore parle d'une « hégémonie incontestée sur terre et sur mer » (ὁμολογουμένην ἔσχον τὴν ἡγεμονίαν καὶ τὴν κατὰ γῆν καὶ τὴν κατὰ θάλατταν, XIV 10, 1). Il suffira alors de quelques années pour que leur hégé-

¹ Herodot. VIII 2 et 42. Dans ce choix décalé d'un *hégémôn* aussi peu marin, on pourrait penser à l'influence de Corinthe dont l'hostilité aux Athéniens apparaît manifeste dans le débat avant Salamine (Herodot. VIII 54-64), hostilité à laquelle répondent les méchants bruits que les Athéniens feront courir sur eux (VIII 94). Toutefois, Thucydide (I 103) ne date l'hostilité des Corinthiens à Athènes que de la construction des murs de Mégare vers 465 ; du reste, les Corinthiens ont aidé Athènes contre Egine dans les années 480 (Thuc. I 41). Ce serait donc bien un désaccord sur le choix stratégique de la ligne de défense anti-perses qui expliquerait l'affrontement violent entre Thémistocle et le stratège corinthien Adeimantos.

² Sur Sparte et l'Ionie avant 480, voir Ruzé - Christien 2007, 164-173. Sur le cas de Samos, Cartledge 1982, 257 notamment.

monie maritime s'effondre, avec la défaite navale que l'Athénien Conon, au service de Pharnabaze, leur infligera en 394 à Cnide.

On peut en réalité se demander si cette hégémonie maritime a jamais existé³, et donc sur quoi s'appuyait le commandement des Spartiates sur mer. Autrement dit, ces responsabilités qui leur furent confiées et cette hégémonie reconnue avaient-elles quelque chose à voir avec la mer et sa maîtrise ? Pour en décider, il faut examiner le comportement des Lacédémoniens face à la mer : manœuvres avec les trières, intérêt porté aux régions côtières du Péloponnèse, conception du marin au combat, rôle du navarque ; le tableau que les auteurs anciens permettent de brosser nous oblige à donner un sens particulier à cette « hégémonie » qui est associée à la grande cité du Péloponnèse.

I. Les Lacédémoniens et le combat naval au V^e siècle⁴

Diodore, écrivant avec le recul de quatre siècles, affirme que Thémistocle envisageait dès 477 l'hégémonie maritime des Athéniens car

« il voyait que si les Lacédémoniens avaient une armée de terre bien entraînée, ils étaient en revanche très malhabiles par nature aux combats navals »
(πρὸς δὲ τοὺς ἐν ταῖς ναυσὶν ἀγῶνας ἀφυστάτους, XI 41, 5).

S'il est vrai qu'ils ont fait construire quelques navires, ceux-ci restent numériquement très peu nombreux dans les expéditions menées avec leurs alliés contre les Perses : dix trières sur les 271 présentes au cap Artémision d'Eubée en 480, dont 85 péloponnésiennes (Herodot. VIII 1), seize sur les 378 de Salamine (Herodot. VIII 43)⁵. Lors du repli des Grecs après les combats de l'Artémision, les deux positions importantes et les plus dangereuses, la tête et l'arrière de la flotte, sont respectivement tenues par les Corinthiens et les Athéniens (Herodot. VIII 21).

Il faut ensuite attendre l'été 429 pour retrouver les Lacédémoniens engagés dans un véritable combat naval, vers la sortie du Golfe de Corinthe. Lors du premier combat, les Spartiates semblent absents⁶ car ils sont alors en Acarnanie

³ Voir de Ste Croix 1972, 66 sqq., qui, à propos du conflit autour de Corcyre en 433, critique le concept de « balance of naval power » entre la Ligue du Péloponnèse et Athènes : à aucun moment la flotte péloponnésienne n'a pu rivaliser avec celle des Athéniens avant l'aide du Roi perse.

⁴ Présentation des événements dans Will 1972 ; Lewis - Boardman *et al.* 1992.

⁵ Les chiffres des navires engagés dans les combats ont été analysés par Labarbe 1952, 384-441. Pour les chiffres de 412 et 411, *HCT* V, 27-32.

⁶ Thuc. II 85, 2, n'est pas très clair : il parle de « premier combat naval » alors qu'il a déclaré Cnémos absent (84, 5). Peut-être faut-il comprendre le premier affrontement naval de la guerre du

et « les Corinthiens et leurs alliés » qui partaient les rejoindre sont surpris au sortir de Patras par les Athéniens ; ceux-ci, sous le commandement de Phormion, serrent de plus en plus les navires ennemis regroupés en cercle, proue vers l'extérieur jusqu'à ce que, le vent aidant, ils parviennent à semer la confusion chez eux (Thuc. II 83-84 ; Diod. XII 47-48). Lors du second affrontement au niveau des Rhion (Thuc. II 85-92), le navarque spartiate Cnémos est présent avec trois conseillers navals (Ξυμβούλους ἐπὶ τὰς ναῦς) dont Brasidas⁷. Contre les 20 trières de Phormion, il dispose de 77 navires, dont sans doute quelques-uns sont lacédémoniens (Diod. XII 48, 1 ; Thuc. II 80, 2 ; 86, 4). Et là, toute l'incompréhension du combat naval par les chefs spartiates⁸ est mise en évidence par Thucydide, tant dans les discours qu'il leur prête⁹ que dans leur comportement au combat : malgré une tactique intelligente et une énorme supériorité numérique qui leur vaut quelques succès initiaux, les Péloponnésiens cèdent à la panique dès lors qu'un de leurs navires est coulé par une manœuvre subtile d'un navire athénien qui parvient à le prendre à revers :

« Les Péloponnésiens, face à ce coup inattendu qui les prenait par surprise, furent saisis de frayeur. En même temps, vu leur avantage, ils menaient leur poursuite en désordre. A bord de certains navires, on laissa tomber les rames et on arrêta la marche, ce qui était risqué du fait du manque de recul pour un affrontement, mais ils voulaient attendre le gros de la flotte ; certains même, faute de connaître le rivage, s'échouèrent sur des hauts-fonds. » (Thuc. II 91, 4).

Le stratège athénien, lui, avait su insister sur la nécessité de respecter « le bon ordre et le silence » une fois l'action engagée (Thuc. II 89, 9).

Nous n'avons plus de combat naval ensuite avant les affrontements dans l'Est de l'Egée et dans les Détroits. Lors de l'intervention en Sicile, le Spartiate Gylippe avait commandé sur terre tandis que les Syracusains se chargeaient des affrontements sur mer. A l'Est aussi les Péloponnésiens et leurs alliés¹⁰ répu-

Péloponnèse, à moins que des navires lacédémoniens n'aient effectivement été présents lors de cet engagement, mais sans le navarque.

⁷ HCT V, ad VIII 39, 2, notent que les *symboloi* apparaissent auprès de chefs ayant mené des entreprises insatisfaisantes : Cnémos en 429 (II 84, 1), Alkidas en 427 (III 69, 1), Agis en 418 (V 63, 4), Astyochos en hiver 412/1 (VIII 39, 2). Voir Piccirilli 1999.

⁸ Thucydide dit « péloponnésiens » (II 86, 6), mais ce sont les Spartiates qui commandent et ce sont probablement leurs paroles qui sont revenues aux oreilles de l'historien.

⁹ Cf. Thuc. IV 11, 4.

¹⁰ Tout au long du siècle, les Spartiates ont sollicité trières et marins auprès de leurs alliés, du Péloponnèse mais aussi des îles ioniennes, d'Acarnanie, de Sicile et d'Italie, d'Asie enfin. Par commodité nous parlerons de flotte et de combattants « péloponnésiens » alors que d'autres alliés se battent avec eux, mais généralement sous leur commandement.

gnent aux combats navals. Les récits mentionnent des efforts pour constituer une marine – à laquelle les Lacédémoniens ne fournissent que de 5 à 27 navires¹¹ – mais ces navires servent essentiellement à garder une cité, à transporter des troupes, à faire des démonstrations quitte à s'enfuir dès que l'ennemi se montre en force. On les voit même incapables d'assurer leur propre sécurité, telle cette escadre de 27 navires envoyée à l'hiver 412/411 et qui fait halte à Caunos, après un détour par la Crète, en attendant d'être escortée (Thuc. VIII 41). Peu après, les navires et leurs équipages restent à Rhodes sans rien faire durant 80 jours, laissant le champ libre aux Athéniens qui sont à Samos (Thuc. VIII 44, 4 ; 55, 1), au point que cette inertie face au combat sur mer provoque entre les chefs spartiates et leurs alliés des dissensions qui s'amplifient à l'été 411, car alors leur flotte est supérieure à celle de leurs adversaires¹². Astyochos est contraint de céder et part vers le cap Mycale avec 112 navires pour affronter les Athéniens : il lui suffit d'apprendre que les Athéniens vont disposer de 108 navires pour qu'il retourne à Milet sans livrer bataille et qu'il se garde de sortir affronter l'ennemi qui le nargue au large du port. On pourrait multiplier les exemples : prudence face à un adversaire dont on connaît la supériorité ou effets des orages et tempêtes, le nombre de combats avortés est impressionnant.

Plus tard¹³, nous avons enfin un vrai combat naval : en 411, quatre-vingt-six navires péloponnésiens avec Mindaros à leur tête affrontent soixante-seize navires athéniens, autour du « Monument de la Chienne » (*Kynos sèma*) dans l'Hellespont. L'avantage était du côté des Péloponnésiens qui avaient bien manœuvré pour enfoncer le centre de la flotte adverse dont l'aile gauche se trouvait également en difficulté face aux Syracusains, lorsque, dans l'euphorie de la victoire escomptée, chacun va de son côté attaquer l'ennemi ; les Athéniens profitent une fois encore du désordre pour contre-attaquer et provoquer la déroute. Courte victoire, certes (15 navires athéniens perdus contre 21 pour les Péloponnésiens dont un lacédémonien), mais qui remonte le moral des Athéniens et qui montre une fois de plus l'incapacité du chef spartiate à assurer la discipline dans l'escadre qu'il commande (Thuc. VIII 104-106 ; Diod. XIII 39-40).

De 411 à 407, les batailles menées à partir de trières, par exemple à Abydos ou à Cyzique, ne sont pas de véritables batailles navales : dès qu'ils perçoivent la menace athénienne, les navires péloponnésiens se précipitent vers le rivage et

¹¹ A l'hiver 413/2, sur les cent navires péloponnésiens à mettre au point, 25 incombent aux Lacédémoniens (Thuc. VIII 3, 2) ; or, en VIII 6, 5, on ne parle plus que de 10, puis de 5. Vingt-sept autres sont construits grâce à l'argent de Pharnabaze, durant l'hiver 412/1 (Thuc. VIII 39).

¹² Thuc. VIII 78. Il est vrai que les Spartiates attendent toujours l'aide financière de Tissapherne, mais ils disposent néanmoins de bateaux et d'équipages : Thucydide dit même que « la flotte (péloponnésienne) était devenue très forte » (VIII 46, 5 ; voir *HCTV, ad loc.*).

¹³ Sur la période 411-405, voir Andrewes 1992, 477-496, et l'analyse des dates des combats, 503.

là, ils se battent pour défendre leurs navires, de préférence avec l'aide de renforts venus par terre¹⁴. D'une façon générale, le lecteur de Thucydide et de Xénophon est surpris de constater que ce qu'il croyait avoir été une bataille navale remportée par les troupes commandées par un chef spartiate, navarque ou non, n'est le plus souvent qu'une attaque de navires ennemis surpris à terre avant même d'avoir pu prendre la mer – ce sera même le cas de la victoire décisive d'Aigos Potamoi remportée par Lysandre en 405¹⁵ – ou une bataille menée à partir de navires ramenés hâtivement au rivage sur l'ordre d'un chef spartiate peu soucieux de livrer bataille en pleine mer.

Toutefois, il semble qu'il y ait eu quelques progrès accomplis par les Péloponnésiens avec l'arrivée de Lysandre comme navarque en 407, puis de son successeur Callicratidas. Dans la bataille de Notion, bêtement livrée par le second (*kybernétés*) d'Alcibiade, les rôles sont inversés : désordre chez les Athéniens qui sont battus par la flotte « en bon ordre » que commandait Lysandre¹⁶. En 406, Callicratidas mène la vie dure à l'Athénien Conon : il l'empêche de rejoindre Samos, le contraint à se battre à l'entrée du port de Mytilène et lui prend 30 navires, puis bloque la sortie du port. L'envoi de renforts athéniens débouche sur la bataille des îles Arginuses (septembre 406 ?). En face des Athéniens, « les navires lacédémoniens étaient disposés tous sur une ligne, comme pour rompre et encercler¹⁷, car ils naviguaient mieux (ὡς πρὸς διέκπλουν καὶ περίπλουν παρεσκευασμένοι, διὰ τὸ βέλτιον πλεῖν) » (Xen. *Hell.* I 6, 31)¹⁸.

Que de progrès accomplis ! Pourtant là aussi, malgré les succès remportés, la mort du navarque entraîne la panique et la défaite.

Au total, donc, le bilan sur mer est peu glorieux. Il est même incompréhensible, à première vue, car bien des Péloponnésiens étaient des marins, le courage ne manquait pas et les occasions furent nombreuses. Avec un bon chef, ils rem-

¹⁴ Ex. Xen. *Hell.* I 1, 1-7 ; 16-18. Cependant Diodore (XIII 45, 7 - 46, 4) décrit une vraie bataille navale à Abydos en 411/0, avec des deux côtés une très grande habileté des pilotes et une même technique de combat ; les progrès seraient donc intervenus avant les batailles de Notion et des Arginuses (407-406).

¹⁵ Notons que lors de cette victoire souvent dite « navale », Lysandre n'a pu empêcher les 10 trières dont les équipages furent prêts à temps de s'échapper avec Conon, le futur vainqueur de Cnide.

¹⁶ *Hell. Oxy.* 8 Chambers ; Xen. *Hell.* I 5, 12-14 ; Diod. XIII 71.

¹⁷ Diod. XIII 99, 3, donne plus de détails : « Callicratidas [...] attaqua en premier le navire du stratège Lysias et, avec les nombreuses trières qui l'accompagnaient, il l'endommagea au premier choc et le coula ; quant aux autres trières, il rendit les unes inaptes à naviguer en les éperonnant, les autres inutiles au combat en arrachant leurs rangées de rames ». Sur la tactique du *diekplous*, voir Lazenby 1987, critiqué par Holladay 1988 et surtout Morrison 1991 ; voir aussi Morrison - Coates 1996, 360-361.

¹⁸ Diodore (XIII 97-99) décrit plus en détail les dommages causés aux trières athéniennes par Callicratidas avant que son navire ne soit capturé par Périclès le jeune avec le massacre de tout l'équipage, navarque compris.

portent des succès mais tout se gâte s'il lui arrive un accident, et, au moindre revers, la panique l'emporte. Pire encore, en cas de succès la discipline n'est plus respectée et chacun se lance imprudemment de son côté contre l'ennemi. Remarquables combattants sur terre, les Lacédémoniens et leurs alliés perdent leurs moyens sur l'eau. L'analyse du caractère spartiate telle que Thucydide la fait développer par les Corinthiens expliquerait cette infériorité sur mer : il y faut de la vivacité dans la décision et dans l'action, de la réactivité face à l'imprévu, de l'esprit d'initiative, tout à l'opposé de ce que demande le combat hoplitique traditionnel (Thuc. I 70). D'une façon générale, les Lacédémoniens n'acceptent pas l'idée de faire de la flotte le moteur de leur stratégie et ils n'exploitent pas leurs victoires sur des navires de l'adversaire : comme le souligne Thucydide (VIII 96, 4-5), ils infligent une rude défaite à la flotte athénienne sur les côtes d'Eubée en 411, mais ne poursuivent pas l'offensive contre la flotte ou les côtes athéniennes alors même que le régime oligarchique des Quatre-Cents n'attend que leur soutien pour faire basculer les Athéniens vers la paix et l'alliance.

Cette inaptitude à s'intéresser aux questions maritimes est encore plus surprenante si nous examinons le comportement des Lacédémoniens face aux attaques menées contre leur propre territoire.

II. *L'abandon des côtes à l'ennemi*

La question de la protection des côtes du Péloponnèse est présente tout au long du siècle. Lors de l'avancée des Perses de Xerxès vers le Sud de la Péninsule en 480, c'est le Spartiate Eurybiadès qui se montre le plus sensible à l'argumentation de Thémistocle en faveur d'un affrontement de la flotte adverse avant qu'elle n'ait pu atteindre les côtes péloponnésiennes (Herodot. VIII 49-74), malgré la forte pression exercée par les chefs corinthiens et par la plupart des équipages (Diod. XI 15-16). Manifestement, les Péloponnésiens et la majorité des Spartiates ont du mal à penser leur défense en termes maritimes ; ils préfèrent se cramponner à la protection d'un mur qui bloquerait l'infanterie perse au niveau de l'Isthme de Corinthe, balayant les arguments de Thémistocle fondés sur une tactique navale simple, à savoir affronter l'adversaire là où le nombre jouera contre lui¹⁹.

Dès 456/5, commencent des opérations menées par les stratèges athéniens le long des côtes du Péloponnèse et dans le Golfe de Corinthe, les îles ioniennes,

¹⁹ La difficulté à obtenir l'accord des alliés se traduit dans le récit hérodotéen par une double réunion qui n'est pas sans rappeler la double assemblée du chant II de l'*Illiade* afin d'aboutir à un consensus ; mais ici, un troisième débat, informel, remet tout en cause car les chefs ne peuvent faire obéir leurs équipages paniqués.

l'Acarnanie²⁰ ; ce sont en quelque sorte les préfigurations des opérations qui se répèteront presque annuellement à partir de 431 jusqu'à la paix dite de Nicias en 423/2, et qui culmineront avec deux prises de choix : celle de Pylos (Coryphasion) en 425/4 et celle de Cythère en 424/3 accompagnée de ravages en bordure de mer²¹. Dans les deux cas, on ne peut manquer d'être surpris par le refus des Spartiates de prendre en considération le facteur maritime et, pas plus que dans le cas de Cythère, les menaces pesant sur les rivages. La rade de Pylos n'est pas protégée par le contrôle des deux passes entre Sphactérie et la côte, alors même que leur blocage avait été prévu (Thuc. IV 8, 5-8) et, malgré l'envoi de 45 trières sous les ordres de Thrasymédès²², la flotte athénienne mouillée à l'îlot de Proté n'est pas inquiétée (Thuc. IV 13). Sparte a envoyé une armée et une flotte pour tenter de regagner la maîtrise des lieux, mais après la prise de Sphactérie par les Athéniens ce sont surtout les 120 Spartiates prisonniers qui obsèdent leurs concitoyens, et ce n'est pas autour du Péloponnèse qu'ils vont s'activer pour contrer les Athéniens, mais vers la Thrace où Brasidas est envoyé afin de faire pression sur Athènes en lui retirant ses alliés dans des régions essentielles à son approvisionnement.

En revanche, rien n'est fait pour défendre Cythère, escale essentielle du trafic transméditerranéen depuis des temps fort anciens et que les Athéniens utilisaient couramment²³. Certes, les intérêts directs des Spartiates étaient plus nets en Messénie où ils détenaient des terres exploitées par des hilotes, tandis qu'à Cythère il n'y avait que des périèques. Mais tout indique que la presqu'île en face est alors tombée sous le contrôle athénien notamment grâce au poste militaire (*épiteikhismos*) établi face à l'île ; les Athéniens allèrent même jusqu'à Thyréa où ils s'emparèrent des Eginètes réfugiés et des hilotes profitèrent de leur présence pour désertre comme ils le firent aussi vers Pylos. Thucydide précise que les Athéniens ravagèrent la côte (Asiné, Hélos et la plupart des villes en bordure de la mer) durant 7 jours (IV 54, 4) et que les Lacédémoniens ne bougèrent pas mais qu'ils envoyèrent des hoplites un peu partout à l'intérieur de leur territoire pour veiller à l'ordre, dans la crainte d'un soulèvement des hilotes²⁴.

²⁰ Pour ne s'en tenir qu'aux côtes de Laconie-Messénie, en 456-454 : Thuc. I 108, 5 ; Diod. XI 84, 2-7 ; 85, 1-2 ; schol. Aeschin. *De fals. legat.* 75 ; Plut. *Per.* 19, 2 ; Paus. I 27, 5. Autour de 460 et au plus tard en 456/5, les Athéniens installent à Naupacte, sur la côte de Locride, les Messéniens chassés de chez eux ; dès lors ils peuvent utiliser ce port fort bien situé près de la sortie du Golfe pour abriter leurs navires et intercepter les navires de Corinthe ou Sicyône.

²¹ Pylos : Thuc. IV 3-41 ; Diod. XII 61-63. Cythère : Thuc. IV 53-57 ; Diod. XII 65, 8-9.

²² Diod. XII 61, 2-3 ; Thrasymélideas selon Thucydide (IV 11, 2) qui ne parle que de 43 navires.

²³ Sur l'importance de Cythère et la menace qu'elle représente : Herodot. VII 235.

²⁴ De même qu'en 431, selon Diodore XII 42, 7, lorsque les Athéniens attaquèrent leurs côtes, ils portèrent un coup au moral des Lacédémoniens qui se traduisit par le rapatriement des troupes d'Attique « pour rétablir la sécurité dans le Péloponnèse ».

Mieux, ce ne sont pas des navires qu'ils arment mais

« contrairement à leurs habitudes, ils équipèrent 400 cavaliers et des archers et, en ce qui concerne la guerre, ils devinrent plus timorés que jamais, se trouvant engagés, à l'encontre de leur pratique habituelle, dans une lutte navale (Ξυνεστῶτες παρὰ τὴν ὑπάρχουσαν σφῶν ιδέα τῆς παρασκευῆς ναυτικῶ ἄγῶνι) » ; enfin, ils redoutaient le « hasard » (τύχη) qui leur avait déjà joué de mauvais tours (Thuc. IV 55, 2-4).

Ainsi, ni leurs alliés, ni leurs hilotes, ni leurs périèques ne sont vraiment défendus par les Spartiates ; les navires athéniens se baladent, pillent, détruisent, incendient, tuent, sans que l'on songe à autre chose qu'à assurer l'ordre à l'intérieur. Lorsqu'ils souhaiteront la paix, en 423, pour récupérer les prisonniers de Pylos, les Spartiates feront la proposition suivante :

« Les Lacédémoniens et leurs alliés auront l'usage de la mer le long de leurs côtes et de celles de leurs alliés, mais ils ne pourront y faire naviguer de grands navires, seulement d'autres types d'embarcations à rames, dont le tonnage n'excèdera pas 500 talents (πλεῖν μὴ μακρᾶ νηί, ἄλλω δὲ κωπήρει πλοίω, ἐς πεντακόσια τάλαντα ἄγοντι μέτρα) » (Thuc. IV 118, 5).

Certes, cette clause n'est plus mentionnée par Thucydide lors de la conclusion de la paix, ce qui ne signifie pas qu'elle ait été abandonnée ; elle témoigne du manque d'intérêt des Lacédémoniens pour une protection des côtes à partir de la mer²⁵. Il semble pourtant qu'au début des hostilités, ils aient eu une certaine activité sur mer puisque

« ils se saisissaient des commerçants athéniens ou alliés qui naviguaient autour du Péloponnèse, en les faisant mettre à mort et jeter dans des ravins. De fait, tous ceux qui, au début de la guerre, tombaient sur mer aux mains des Lacédémoniens étaient exécutés comme ennemis, qu'ils fussent en guerre du côté des Athéniens ou qu'ils ne fussent d'aucun des deux côtés » (Thuc. II 67, 4).

Cette affirmation paraît bien étrange concernant des gens qui donnèrent par ailleurs le spectacle d'une totale passivité lors des incursions athéniennes sur leurs côtes²⁶, au point qu'on peut se demander s'il ne s'agit pas tout simplement

²⁵ Comme le note Hornblower 1996, *ad loc.*, Athènes rompit en 412/1 ses pourparlers avec les Perses car ceux-ci revendiquaient le droit pour leurs navires de guerre à naviguer le long des côtes d'Asie.

²⁶ Notons l'absence de point de rassemblement des navires alliés dans un port laconien ou messénien : encore en 427, c'est à Kyllénè en Elide que la flotte se rassemble (Thuc. III 69, 1), port

d'actes de piraterie encouragés ou simplement couverts par les autorités lacédémoniennes et destinés à entraver l'approvisionnement d'Athènes²⁷. Cela ne semble pas avoir été très efficace et nous n'en entendons plus parler ensuite.

III. *Des velléités de politique maritime*

Il existait pourtant un courant chez les alliés et à Sparte même qui s'efforçait d'éveiller les Spartiates à l'importance de l'action sur mer ; il aurait même failli l'emporter après les guerres médiques. Thucydide nous montre des Spartiates rejetés par les alliés en 478 à cause du comportement tyrannique et « médisant » de Pausanias, alors *hégémôn* de la ligue hellénique²⁸ :

« Il ne fut plus envoyé comme *arkhôn* à l'extérieur, et ce fut Dorkis qui partit avec quelques autres et une troupe peu nombreuse. Les alliés n'acceptèrent plus leur hégémonie, ce que voyant, les Lacédémoniens se retirèrent et n'envoyèrent plus personne par la suite, craignant qu'à l'exemple de Pausanias, ils ne se pervertissent à l'étranger ; du reste, ils désiraient en finir avec la guerre contre le Mède, jugeant les Athéniens capables de la diriger et étant eux-mêmes alors en bonnes relations avec eux. » (I 95, 7).

Ainsi, affolés par le risque de « perversion » de leurs concitoyens vivant à l'étranger, les Spartiates choisissent de se replier sur le Péloponnèse en laissant aux Athéniens la mer et la direction de la résistance aux Perses²⁹. Tout comme Thucydide, Xénophon décrit un partage délibéré de l'hégémonie, les Spartiates préférant laisser l'hégémonie sur mer aux Athéniens et se limiter à l'hégémonie sur terre que tous les Grecs leur reconnaissaient (*Hell.* VI 5, 34). Mais un autre auteur, Diodore de Sicile (XI 50) qui s'appuie peut-être sur Ephore, affirme

bien placé, il est vrai, pour les opérations liées au golfe de Corinthe ou aux îles ioniennes, mais fort éloigné du cœur de la mer Egée.

²⁷ En effet, la piraterie péloponnésienne est attestée par Thucydide II 69, 1 : « six (navires athéniens) allèrent vers la Carie et la Lycie, avec le stratège Mélésandros afin d'en exiger de l'argent et d'empêcher la piraterie péloponnésienne de s'en servir comme base pour porter des coups au trafic des cargos venant de Phasélis, de Phénicie et des côtes avoisinantes (ὅπως ... τὸ ληστικὸν τῶν Πελοποννησίων μὴ ἐῶσιν αὐτόθεν ὀρμώμενον βλάπτειν τὸν πλοῦν τῶν ὀλκάδων τῶν ἀπὸ Φασήλιδος καὶ Φοινίκης καὶ τῆς ἐκεῖθεν ἡπείρου) ».

²⁸ Voir Ellinger 2005. Il faut noter que Pausanias avait entrepris de contrôler les côtes d'Asie avec la soumission de Chypre et la libération de Byzance (Thuc. I 94, 2).

²⁹ Plut. *Arist.* 23, 7, reprend le thème de la préférence pour l'intégrité morale de la cité que menacerait l'activité à l'extérieur. Aristote quant à lui considère que l'hégémonie sur mer fut confiée aux Athéniens « malgré les Lacédémoniens » (*Ath. Pol.* 23, 2) et Diodore déclare que cette hégémonie fut perdue ἀλόγως (absurdement ?) par les Lacédémoniens (XI 50, 1).

qu'un vrai débat sur le sujet eut lieu à Sparte, sans aucun rapport avec l'action malheureuse de Pausanias. Il le situe en 475, autour de la question d'une reprise par la force de l'hégémonie maritime aux Athéniens, et il attribue aux

« plus jeunes et à la majorité des autres [...] l'idée que, s'ils la conservaient, ils bénéficieraient d'abondantes richesses, que, dans l'ensemble, Sparte serait plus grande et plus puissante et que les maisons (*oikoi*) des particuliers bénéficieraient d'un fort accroissement de leur prospérité (*eudaimonia*) » (XI 50, 3).

Or un géronte, Hétoimaridas, retourne l'opinion, trouvant les arguments aptes à convaincre ses concitoyens

« de laisser les Athéniens à leur hégémonie ; il ne convenait pas à Sparte de disputer la mer (*μη συμφέρειν γὰρ τῇ Σπάρτῃ τῆς θαλάττης ἀμφισβητεῖν*). Fournissant des arguments pertinents à l'appui de sa proposition inattendue (*πρὸς παράδοξον δὲ ὑπόθεσιν εἰπεῖν εὐπορήσας λόγους ἀρμόζοντας*), il convainquit contre toute attente la *gêrousia* et le *dêmos* » (XI 50, 6).

Ainsi, à un désir d'ouverture par la mer vers l'extérieur et de constitution d'un réseau d'alliés contrôlés par une flotte, on répond par l'idée d'une inadéquation entre Sparte et l'activité maritime. Malheureusement, le détail de l'argumentation qui convainquit l'ardente jeunesse nous échappe, et nous ignorons notamment si la question de l'armement naval a été soulevée.

Sautons les ans pour suivre trois discours incitant à prendre en compte l'action maritime. Dès son exposé du débat qui se déroula à Sparte en 432 pour savoir s'il fallait déclencher les hostilités avec les Athéniens, Thucydide prête au roi Archidamos, qui souhaiterait que l'on prenne le temps de se préparer à affronter les Athéniens, une vision prémonitoire des événements à venir :

« Quelle sorte de guerre ferons-nous donc ? A moins de prendre la supériorité maritime ou de supprimer les revenus qui alimentent leur marine, nous connaissons surtout des échecs » (Thuc. I 81, 4).

Dans le même esprit, en 428, les Mytiléniens qui recherchent l'aide des Péloponnésiens pour quitter l'alliance athénienne argueront du fait que la guerre se jouera non en Attique mais sur le circuit d'approvisionnement des Athéniens, et que leur marine serait donc bien utile pour agir sur ce circuit, ce qui convainc les Lacédémoniens et leurs alliés (Thuc. III 13-15).

Par ailleurs, un thème différent a été développé par les Corinthiens soucieux de rallier toutes les cités du Péloponnèse à la guerre contre Athènes, en insistant sur la solidarité entre habitants des côtes et de l'intérieur :

« Quant aux autres, qui sont établis plus vers l'intérieur, en dehors des voies maritimes, il leur faut savoir que, s'ils ne défendent pas les gens du bas pays, ils auront plus de mal à écouler leurs produits saisonniers et, inversement, à se procurer en échange ce que la mer fournit au continent ; ils ne doivent donc pas porter de mauvais jugements sur ce qui se dit en ce moment comme s'ils n'étaient pas concernés : ils doivent au contraire prévoir le jour où, s'ils trahissaient la cause des bas pays, le danger les atteindrait à leur tour ; il s'agit d'eux, en ce débat, tout autant que des autres » (I 120, 2).

Ainsi, l'argumentation était bien connue qui aurait justifié une évolution de la stratégie lacédémonienne : couper les sources d'approvisionnement des Athéniens, les priver du tribut des alliés, tout en garantissant la sécurité des côtes péloponnésiennes et des transports de marchandises. Alors comment expliquer ce refus obstiné, jusqu'à la dernière décennie du siècle, de s'intéresser vraiment à la maîtrise des mers, et même alors, lorsqu'ils auront compris cette nécessité, ce refus d'armer une véritable flotte lacédémonienne et de former des équipages compétents ?

*IV. Le rejet de la *tekhne**

Dans la mesure où ils reflètent réellement la pensée de leurs auteurs, les propos prêtés par Thucydide aux chefs spartiates expriment clairement l'indifférence aux exigences du combat naval. Dans les propos de Brasidas lors de l'attaque du fortin de Pylos à partir du rivage nous entendons son mépris pour l'armement naval :

« Brasidas [...] était triérarque et il vit que, par suite des difficultés du terrain, les triérarques et les pilotes hésitaient à aborder même là où il semblait possible de le faire, et qu'ils s'inquiétaient pour leurs navires qu'ils risquaient de démolir ; il leur cria qu'il n'était pas normal, pour préserver des planches, de laisser les ennemis construire un fortin dans le pays et il les invita à briser leurs navires afin de débarquer en force ; quant aux alliés, qu'ils n'hésitent pas à offrir à présent leurs navires aux Lacédémoniens, en échange des grands bienfaits dont ils avaient bénéficié : qu'ils abordent et débarquent à tout prix pour se rendre maîtres des hommes et de la place. » (Thuc. IV 11, 4).

Pour lui, donc, les navires ne sont que des morceaux de bois qu'il n'y a pas lieu de ménager³⁰. Mais c'est bien encore cette indifférence à la marine qui se

³⁰ Ce point de vue n'était apparemment pas celui de ses soldats et, selon Hornblower 1996,

manifeste dans la surprenante proposition émanant des Spartiates lors de l'armistice de 423, telle que nous l'avons vue plus haut.

Plus encore que la question de l'armement naval, c'est celle de la compréhension de la technique du combat qui semble étrangère aux chefs spartiates comme à leurs troupes. A l'été 429, après l'échec que fut la bataille de Patras qui aurait fait renoncer tout marin digne de ce nom à un combat dans l'immédiat (Thuc. II 89, 4), les Lacédémoniens décident d'une nouvelle offensive navale sans réfléchir à la spécificité d'un tel combat :

« Les Lacédémoniens envoyèrent alors à Cnémos des conseillers navals (ἔμβουλος ἐπὶ τῶν ναῦς), Timocratès, Brasidas et Lycophron, avec mission de préparer un autre combat naval, meilleur, et de ne pas se laisser interdire la mer par ce petit nombre de navires. En effet, comme c'était notamment le premier combat naval qu'ils livraient, le mécompte leur parût bien grand et ils ne pensaient pas que leur flotte fût à ce point inférieure mais qu'on avait fait preuve de mollesse (μαλακία), sans songer à opposer la longue expérience (ἐμπειρία) des Athéniens à la courte durée de l'entraînement de leurs hommes. Sous le coup de la colère, ils envoyèrent donc ces hommes. » (Thuc. II 85, 1-2).

Le discours prêté alors aux chefs spartiates est particulièrement intéressant (II 87), car il discerne trois causes à la défaite précédente : le combat en mer n'était pas prévu, le hasard (τύχη) qui a joué contre eux et leur inexpérience. Si les adversaires ont de l'expérience, leur métier ne les rend pas nécessairement supérieurs, car il leur manque l'audace et la force d'âme :

« Pour vous, votre inexpérience (ἀπειρία) ne joue guère pour autant que vous l'emportez en audace (τόλμη) ; leur science (ἐπιστήμη) à eux, que vous redoutez par dessus tout, si elle s'accompagne de bravoure (ἀνδρεία) aura aussi la mémoire (μνήμη) pour appliquer dans le danger ce qu'elle a appris ; mais sans courage (εὐψυχία) aucun métier (τέχνη) ne donne la force face aux dangers. En effet, la peur (φόβος) abat la mémoire, le métier sans force d'âme (ἄνευ ὀλκῆς) ne sert de rien ». En outre, les Péloponnésiens ont deux atouts majeurs : la supériorité numérique et « la proximité d'un côte familière où vous avez des hoplites » (II 87, 4 et 6).

Autrement dit, l'art du combat naval³¹ reste inférieur en efficacité à l'ardeur

ad loc., les Spartiates auraient été d'autant plus soucieux de préserver leurs bateaux qu'ils n'avaient pas l'habitude d'en construire.

³¹ Les Corinthiens le déclaraient facile à acquérir, à la différence de Périclès (Thuc. I 121, 3-4, contre I 142, 6-9), à compléter par [Xen.] *Ath.* 1, 19-20, pour l'expérience due à la pratique ordinaire de la navigation ; cf. Lewis 1992, 382.

au combat car on ne peut se souvenir des règles à observer si l'on a peur. Ce mépris du « métier », de la *tekhne*, fait partie des traits que l'on attribue volontiers aux Spartiates. Cela expliquerait qu'ils aient tant tardé à disposer d'une cavalerie au combat³², et qu'ils aient privilégié la course et la lutte dans les concours olympiques auxquels ils participaient. L'aptitude au combat hoplitique est développée chez chaque Spartiate lors de sa formation puis tout au long de sa vie, mais cela ne s'accompagne pas de l'intérêt pour les capacités et les pratiques de l'adversaire³³. Le courage, l'ardeur, ils sont assurés d'en détenir plus que tout le monde, et c'est cela seul qui compte, avec la chance. Du reste, l'existence d'une position de repli sur un rivage ami avec le renfort des troupes disponibles permettra de transformer le combat naval en combat terrestre, ce qui est l'objectif constant des batailles que mènent les Spartiates sur mer, nous l'avons vu.

La mer n'est pas leur affaire ; elle est celle des hilotes en Messénie, et cela servira à Pylos, et plus encore des périèques qui vivent sur ses rivages. Les Spartiates ne se sont pas sentis concernés par le discours des Corinthiens sur la solidarité entre bas pays et intérieur : la seule chose qui compte, selon Thucydide, c'est de ne pas risquer de favoriser une agitation à l'intérieur, notamment des hilotes qui en profiteraient pour s'enfuir. En ce domaine, les Spartiates n'ont pas les mêmes perspectives que les autres Lacédémoniens. Apparemment, l'incendie de l'arsenal (τὸ νεώριον τῶν Λακεδαιμονίων) de Gytheion ne les affecte guère³⁴, la prise de Cythère n'est pas une catastrophe, mais celle de Pylos en est une. Pas seulement parce que des Spartiates ont été battus et faits prisonniers, mais parce que cela permet à l'ennemi de tenir une position sur un territoire qui fait vivre un certain nombre de citoyens de Sparte dont les hilotes cultivent pour eux les terres de Messénie ; il ne faudrait pas qu'ils en fussent détournés par cette présence étrangère.

³² C'est aussi ce qui fondera le mépris d'Agésilas pour les troupes légères (peltastes) de l'Athénien Iphicrate lors de la guerre de Corinthe, avant qu'elles n'infligent une cuisante défaite à une more spartiate, en 390 (Xen. *Hell.* IV 5).

³³ Une *rhètra* attribuée à Lycurgue « interdit de faire fréquemment campagne contre les mêmes ennemis, pour éviter de les aguerrir en leur donnant l'habitude de se défendre. » (Plut. *Lyc.* 13, 8) : pas question d'en profiter pour analyser ce que fait l'adversaire pour adopter au besoin certaines techniques ; on s'en tient à un type de combat.

³⁴ En 456/5 : Diod. XI 84, 6 ; Paus. I 27, 5 ; sans localisation, Thuc. I 108, 5. C'est à Gytheion que se trouve l'arsenal en 407 lorsqu'Alcibiade décide d'aller « surveiller » les 30 navires qu'on y construit, puis renonce, appelé par d'autres objectifs (Xen. *Hell.* I 4, 11). Sur le rôle mineur de Gytheion jusqu'à la dernière décennie du V^e siècle, voir Falkner 1994.

V. Retour sur l'hégémonie et la navarchie

Alors pourquoi confier à des gens de cette sorte l'hégémonie sur mer, et que viennent faire des navarques dans une telle conception stratégique ?

Le terme d'hégémonie est ambigu. Si, après la chute d'Athènes en 404, l'hégémonie terrestre et maritime reconnue aux Spartiates correspondra bien à un pouvoir de domination et de contrôle qu'ils seront les seuls à pouvoir exercer, en 480, il s'agissait simplement de savoir à quelle cité confier le choix de l'*hégémôn*, c'est-à-dire du commandant en chef de l'ensemble des troupes alliées ; tandis que Léonidas, le roi, puis Pausanias, le régent, commandent aux troupes de terre, Eurybiadès est désigné pour les opérations sur mer ; il est là pour coordonner et prendre les décisions mais il doit négocier avec les stratèges des alliés et il écoute Thémistocle la plupart du temps. Sparte ne fournit pourtant qu'un petit nombre de navires³⁵, qui font pâle figure dans le combat, face aux exploits des Eginètes ou des Athéniens. Le commandement s'appuie sur la *tekh-nè* des autres.

Plus tard, durant la guerre du Péloponnèse, Sparte assure le commandement des forces de sa coalition. Ce qui surprend alors, c'est le choix d'un « navarque » pour commander à l'ensemble des troupes envoyées dans le Golfe de Corinthe ou en mer Egée, alors que la contribution navale des Lacédémoniens reste marginale. Alors qu'un roi ou son substitut commandent toutes les opérations sur le continent grec, le navarque mène à l'extérieur des opérations qui impliquent fantassins et marins, qui sont éventuellement les mêmes hommes. En effet, les troupes envoyées outre-mer dépendent des transports par mer, elles évoluent sur des terres qui ne sont jamais bien éloignées des rivages, elles doivent passer d'une île à l'autre, elles doivent assurer la liberté d'accès aux ports et leur protection. Lors de la première opération péloponnésienne en Asie, en 427, pour soutenir la révolte des Mytiléniens, le navarque Alkidas met tant de temps à rassembler une flotte qu'il arrive trop tard et avec trop peu de navires pour affronter la flotte athénienne ; Thucydide l'accuse de pusillanimité, mais que pouvait-il faire avec des alliés peu pressés de fournir des trières pour une telle opération, avec un trajet aussi long (sans doute depuis Kyllénè sur la côte éléenne), avec des navires en nombre réduit et une totale ignorance de la situation locale³⁶ ? Les Ioniens furent eux-mêmes si surpris de sa présence que « les gens, loin de s'enfuir à la vue de ses navires, s'en approchaient au contraire, les

³⁵ Voir Labarbe 1952.

³⁶ Thuc. III 29-33, dont le jugement sévère est relativisé par Roisman 1987, 386-404 pour cette expédition. Sa démonstration, convaincante pour l'échec à Mytilène, l'est moins pour justifier le refus d'affronter les Athéniens dans les eaux de Coreyre (Thuc. III 78-81). A Sparte, on ne tiendra pas rigueur à Alkidas de ses échecs puisqu'il sera choisi pour fonder Héraclée-en-Trakhis (Thuc. III 92, 5). Sur sa médiocrité, voir Hodkinson 1983, 261, 265.

croyant athéniens, et ne s'attendaient pas le moins du monde à l'arrivée de navires péloponnésiens en Ionie quand les Athéniens dominaient la mer. » (Thuc. III 32, 3).

Il faut attendre la venue de Lysandre en 407 pour trouver un navarque qui assure une véritable politique navale avec une activité contrôlée des arsenaux et la volonté de contrecarrer les Athéniens sur leur propre terrain, grâce aux moyens que le Perse Cyrus met à sa disposition.

Nous constatons qu'à de très rares exceptions près, ce n'est donc pas pour son aptitude au combat naval ou sa connaissance du pays que le navarque est choisi, ce que Xénophon fait clairement dire aux alliés d'Asie³⁷. Les Spartiates donnent l'impression que la mer leur est étrangère, qu'elle est leur ennemie. Eux qui sont réputés pour leur aptitude à faire régner la discipline même dans des armées composites, qui savent entraîner efficacement les troupes de terre, ils ne parviennent pas à maintenir l'ordre sur mer dès que le moindre imprévu survient et même, dès que la perspective d'une victoire apparaît, c'est aussitôt le désordre qui entraîne l'échec. Malgré toutes les occasions qui se sont présentées, ils répugnent à s'entraîner aux règles de base de ce type de combat ; comme pour le combat contre des troupes légères, la manœuvre est essentielle, or elle n'a pas ses lettres de noblesse auprès d'eux³⁸. Du reste, puisqu'il faut recourir à des marins mercenaires ou de condition servile, comment oser croire qu'ils se battront correctement ? Pour les Lacédémoniens leur flotte n'était qu'un ensemble de « coques de l'Etat (σκάφαι πολιτικαί) » montées par des mercenaires (discours d'Endios aux Athéniens en 410, selon Diod. XIII 52, 3-8). Les navarques de leur côté sont souvent incapables d'initiative, déstabilisés par l'imprévu, obsédés par la sécurité des navires³⁹. On n'attendait d'eux que la capacité à organiser les préparatifs, à imposer une stratégie, à faire obéir les troupes et à opter, au cours du combat, pour la tactique la plus sûre qui fut le plus souvent une tactique terrestre. Brasidas n'ayant jamais eu le commandement de la flotte, nous ignorons s'il aurait fait preuve de l'audace qu'il conseillait à d'autres. Il fallut donc un esprit indépendant, un citoyen qui ne se sentait pas reconnu à sa juste valeur dans la cité, Lysandre, pour que la flotte comman-

³⁷ Xen. *Hell.* I 6, 4. Cette ignorance de ce que sont les Grecs d'Asie apparaissait déjà dans l'incroyable proposition des chefs péloponnésiens après la victoire de Mycale en 479 : les « déménager » en Europe et les installer dans les cités qui ont « médisé » (Herodot. IX 106 ; Diod. XI 37, 1-3). Lewis 1977, 29-30, insiste sur cette mauvaise connaissance de l'Asie par les Spartiates. Voir aussi *infra* note 38.

³⁸ Il est révélateur que les combattants qui ont mené les cinq trières lacédémoniennes à Chios en 412 débarquent pour se battre sur terre, cédant la place à des équipages chiotés, Thuc. VIII 17, 1.

³⁹ Sur leur manque d'audace, voir le jugement sévère de Lateiner 1975, qui rapproche cette inaptitude à saisir l'occasion (καιρός) de celle de Cnémon renonçant à attaquer le Pirée malgré les encouragements de Brasidas.

dée par un Spartiate devint une vraie flotte de combat ; il faudra toutefois la lourde insistance des alliés pour que les Spartiates acceptent de renvoyer Lyandre en Asie en 406/5 ; il y dirige les opérations au nom du pàle navarque Aracos (Xen. *Hell.* I 6, 1 et 4 ; II 1, 6-7). Encore faut-il reconnaître que sa victoire finale sur les Athéniens ne fut pas une victoire navale et que les Lacédémoniens perdront vite la technique acquise dans les dernières années du V^e siècle.

Ce bilan plutôt négatif des opérations navales menées par les Spartiates au cours du V^e siècle fait ressortir l'importance politique de leur cité, seule capable de regrouper autour d'elle autant d'alliés. Hormis quelques grondements lorsque les alliés d'Asie eurent le sentiment qu'à ne rien tenter sur mer les navarques spartiates les vouaient à retomber sous la coupe du Roi perse, il n'y eut guère d'hésitation à accepter le commandement de ces gens qui n'étaient pas des marins et les Corinthiens eux-mêmes n'exigèrent pas plus d'autonomie dans la manœuvre⁴⁰. Ils n'ont guère appris durant la guerre du Péloponnèse et même si, comme le souligne Lewis, les Athéniens n'ont guère progressé, du moins maîtrisaient-ils les règles de base de l'affrontement sur mer, ce qui ne suffisait pas à imposer leur autorité. C'est toujours la supériorité sur terre qui l'emporte et qui permet de s'affirmer. Contrairement aux formules de Xénophon et Diodore citées en début d'article, les Lacédémoniens détiennent quelque temps après 404 non pas l'hégémonie sur mer mais sur des territoires bordés par la mer, sans jamais faire la loi sur mer.

fp-ruze@orange.fr

⁴⁰ S'ils construisirent plus de trières, les Corinthiens ne semblent pas s'être montrés très brillants au combat ; cette perte de leur puissance navale, si importante dès 650 (Thuc. I 13, 1) explique peut-être en partie pourquoi ils perdirent, au cours du V^e siècle, leur influence auprès des Lacédémoniens. Toutefois, ils innovèrent dans la conception des bateaux de guerre en raccourcissant la proue pour mieux résister au choc et se mouvoir dans un espace plus restreint, ce que les Syracusains imitèrent pour vaincre les Athéniens (Thuc. VII 36, 2). Voir Morrison 1991, 196 et Lewis 1992, 382.

Les Spartiates et la mer V^e s. av. J.-C.

Bibliografia

- Andrewes 1992: A. Andrewes, *The Spartan resurgence*, «CAH²» V, Cambridge, 464-498.
- Cartledge 1982: P. Cartledge, *Sparta and Samos: a special Relationship?*, «CQ» 32, 243-265.
- de Ste Croix 1972: G.E.M. de Ste Croix, *The Origins of the Peloponnesian War*, London.
- Ellinger 2005: P. Ellinger, *La fin des maux. D'un Pausanias à l'autre*, Paris.
- Falkner 1994: C. Falkner, *A note on Sparta and Gytheum in the Fifth Century*, «Historia» 43, 495-501.
- HCT V: A.W. Gomme - A. Andrewes - K.J. Dover, *A Historical Commentary on Thucydides*, vol. V, Oxford 1981.
- Hodkinson 1983: St. Hodkinson, *Social Order and the Conflict of Values in Classical Sparta*, «Chiron» 13, 239-281.
- Holladay 1988: A.J. Holladay, *Further Thoughts on Trireme Tactics*, «G&R» 35, 149-151.
- Hornblower 1996: S. Hornblower, *A Commentary on Thucydides, Volume II. Books IV-V24*, Oxford.
- Labarbe 1952: J. Labarbe, *Chiffres et modes de répartition de la flotte grecque à l'Artémision et à Salamine*, «BCH» 76, 384-441.
- Lateiner 1975: D. Lateiner, *The Speech of Teutiaplus (Thuc. 3. 30)*, «GRBS» 16, 175-184.
- Lazenby 1987: J.F. Lazenby, *The diekplous*, «G&R» 34, 169-177.
- Lewis 1977: D.M. Lewis, *Sparta and Persia*, Leiden.
- Lewis 1992: D.M. Lewis, *The Archidamian War*, «CAH²» V, Cambridge, 370-432.
- Lewis - Boardman *et al.* 1992: D.M. Lewis - J. Boardman - J.K. Davies - M. Ostwald (ed. by), *The Fifth Century B.C.*, «CAH²» V, Cambridge.
- Morrison 1991: J.S. Morrison, *The Greek Ships at Salamine and the Diekplous*, «JHS» 111, 196-200.
- Morrison - Coates 1996: J.S. Morrison - J.F. Coates, *Greek and Roman Oared Warships, 399-90 BC*, Oxford.
- Piccirilli 1999: L. Piccirilli, *I symbouloi spartani*, «QS» 49, 211-215.
- Roisman 1987: J. Roisman, *Alkidas in Thucydides*, «Historia» 36, 385-421.
- Ruzé - Christien 2007: F. Ruzé - J. Christien, *Sparte. Géographie, mythes et histoire*, Paris.
- Will 1972: Ed. Will, *Le monde grec et l'Orient. Tome I. Le Vème siècle*, Paris.

Françoise Ruzé

Abstract

Against Persians, in 480, the Greeks of the Hellenic League chose to be under the command of the Spartans, on sea as on land. Again for the end of the 5th century, Greek authors speak of Spartan *hegemonia* on land and sea. Actually, Spartans are very bad in sea-fight because they don't understand its rules and they are afraid when they meet a good fleet or a bad weather. Their victories are generally on the sea-shore, not in open sea : even Lysander, the best of their navarchs, won on shore at Aigos Potamoi. Even their coastal territory is not well protected. It seems as if there was a kind of inadequacy between Spartan way of life and maritime activity, with some contempt for the maritime *tekhnè*. So the Spartan superiority was only and exclusively on land, even when authors speak of their universal hegemony.